

Benjamin PELLETIER

# TOUJOURS PLUS À L'EST

Récits



*Éditions  
Philippe Picquier*

*L'auteur a bénéficié,  
pour la rédaction de cet ouvrage, du soutien du*  
CENTRE NATIONAL DU LIVRE.

DU MÊME AUTEUR

*La Mère des batailles*, Editions de l'Olivier, 2004  
*A travers sables*, Editions de l'Olivier, 2009

© 2016, Editions Philippe Picquier  
Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex  
[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1168-4

## SÉOUL D'EN HAUT

*Ta vie commence maintenant, dans cette nuit  
Où Séoul est devant toi comme une baleine.  
N'hésite pas à entrer  
Dans la gueule de la baleine.*

KO UN



On atterrit. Je sors du ventre de l'appareil avec des ankyloses de nourrisson. Surpris par une gifle d'air glacial de l'hiver extrême-oriental, puis tout de suite après par la chaleur excessive de l'aéroport d'Incheon, je me laisse passivement entraîner par le flux des Coréens. Le contrôle se fait sans échanger de paroles, seuls résonnent les coups de tampon et crissent les chaussures sur le sol éclatant où se reflète la treille de tubes métalliques de l'aérogare. Dans l'espace vide au-dessus des têtes, des haut-parleurs jacassent abstraitement, tandis qu'au départ des tapis roulants et des escaliers mécaniques une voix de synthèse répète en boucle d'inutiles consignes de prudence. Il semble y avoir plus de vie dans ces poteaux de métal quand dans les corps fourbus des passagers. A la sortie de la douane, une jeune Coréenne, une étudiante probablement, retrouve ses parents qu'elle n'a pas vus depuis au moins six mois, peut-être plus d'une année. Le père avance un chariot, la mère fait un petit geste de la main, la jeune fille s'incline respectueusement devant eux, et les trois se dirigent en silence vers le parking. Et la scène recommence avec d'autres passagers et ceux qui les attendent. Nulle embrassade ni

effusion bruyante, mais une retenue cérémoniale, une économie de moyens et les signes discrets de la joie, un léger sourire, un œil qui brille, une chaleur distante. A quoi bon exprimer les évidences ?

Je reprends le logement d'un Français. L'appartement d'une pièce est au troisième étage d'un immeuble situé dans le vieux quartier de Malli-dong. Comme c'est la règle en Corée, le chauffage est au sol et, comme c'est de moins en moins le cas en Corée, le lit consiste en une natte et une couette posées à même le sol et qu'on replie le matin pour gagner de la place. Tristan, appelons-le ainsi, me montre d'un air navré comment procéder. *Ouais, ça tue le dos ce truc.* Pourtant, je trouve ce système très agréable. Certes, il faut bien une dizaine de nuits d'ankylose avant de l'apprécier, mais le corps retrouve le contact ancestral avec le sol. La dureté du support est compensée par la douce chaleur du chauffage qui circule des pieds à la tête. On se rêve en poularde qui se prélassé sur un chauffe-plat. On ne dort pas, on mijote. Au réveil, le corps est aussi lourd qu'au fond d'une baignoire tout juste vidée. On sait qu'on ne tombera pas, alors on se lève en roulant sur le côté. Tristan me fait l'effet d'un gardien de phare qui attend la relève avec impatience pour s'enfuir au plus vite. Il me tourne autour, il guette, il a dans le coin de l'œil une avidité de vampire. Il se lance enfin, plantant ses crocs dans mon innocence, prêt à inoculer le venin de son ressentiment. *Méfie-toi, méfie-toi, Séoul, ville infernale, les Coréens, fais gaffe, tu verras, les types qui rotent au restaurant, les vieilles qui pètent, les gamins qui se moquent de ton nez, les rues qui ne*

*portent pas de nom, les trucs qui pourrissent sur les toits, les culs-de-jatte du métro, les insupportables sonneries de portables, des écrans géants partout, une consommation effrénée, un monde américanisé, y pensent qu'au fric, et puis les vieux qui te doublent quand tu fais la queue, les ivrognes de vingt-deux heures, les putes de vingt-trois heures, les GI's de minuit, les effarouchées du jour, les bridées débridées de la nuit, pas de milieu, amours toujours factices, fais gaffe, leur méfiance envers les étrangers, timidité tu parles, de l'hypocrisie surtout, et les vents de sable de Mongolie, la pluie jaune qui souille le linge, la mousson qui charrie des poubelles, les typhons qui fichent tout par terre, les fils électriques qui vont te tomber sur la tête, les moustiques qui te harcèlent, l'air saturé de dioxyde de carbone, la foule impossible à éviter, les haut-parleurs qui vomissent de la dance music, le regard imbécile des groupies, la campagne désertée, les collines rases, la grisaille sans fin, un peuple soumis, infantile, gavé de confucianisme, travail, famille, patrie, tu vois le genre, ça vit que pour bosser, pas de sécu, pas de vacances, pas de retraite, une armée en civil, nuque rasée des hommes, look vieille fille des femmes, maquillages gras, peaux d'une blancheur de cadavre, la nourriture trop épicée, de l'ail partout, un alcool dégueulasse, des tentacules de poulpe qui gigotent dans ton assiette, et le Nord et sa bombe atomique, Pyongyang à deux cents bornes, ça va péter un de ces quatre. Voilà, c'est ça, la Corée. Qu'est-ce que tu viens foutre ici ?*

Tristan cherche un miroir qui le justifie. Il m'en veut de ne pas me plaindre de la Corée et de ne pouvoir puiser en moi pour alimenter sa plainte. Alors il se venge, il l'accentue dans l'espoir que j'en

absorbe une partie. Je connais trop bien le manège de cette générosité fielleuse. Qui a un peu voyagé réalise combien les Français ont tendance à exprimer le négatif et à restreindre le positif, là où les autres peuples font exactement l'inverse. Certainement n'en pensent-ils pas moins quand ils se trouvent à l'étranger, mais leur éducation les incite à intérioriser le négatif. Alors nous les jugeons hypocrites, menteurs, voire fourbes, parce qu'ils n'expriment pas directement leurs gênes, leurs agacements ou leurs incompréhensions. Comme ils se taisent, nous les soumettons à la question pour découvrir ce qu'ils pensent, sans percevoir qu'agir ainsi s'apparente à leur jeter une brique en pleine figure – et nous confessons nos malaises frontalement, sans comprendre combien ce déversement boueux est moins reçu comme un signe de franchise que pour ce qu'il est, une salissure. A force de revendiquer férocement l'affirmation de soi, nous avons perdu l'art des masques et le jeu des apparences. Il n'y a plus de personnages mais des sujets libres de penser et de s'exprimer sans retenue, des sujets sans auteur pour penser au préalable la scène et le rôle qu'imposent les circonstances. Tristan se rend-il compte que son discours aigri contamine l'esprit en le remplissant d'images, de représentations, de jugements dont son interlocuteur aura autant de mal à se défaire que d'une maladie contagieuse ? La seule défense immunitaire consiste alors à se mettre en position de spectateur, à se retirer de la relation, à observer avec distance celui qui se livre ainsi, comme la bête curieuse qu'il est, comme un symptôme néfaste qu'on se promet de décrire un jour. Une fois cerné par les mots, il restera derrière soi. *Qu'est-ce que tu viens foutre ici ?* Je ne lui ai pas répondu, imaginant



des paupières à mes oreilles, pas plus que je ne répondais à la question rituelle des rentrées scolaires : *Que voulez-vous faire dans la vie ?* Ou bien je répondais n'importe quoi, pilote, maçon, pompier, facteur, juste pour m'en débarrasser, trouvant absurde cette nécessité de connaître la fin – de sa vie, du voyage – avant d'avoir commencé. J'ai détesté grandir à partir du moment où il fallait faire des projets et justifier ses choix. De mon enfance dans les forêts de châtaigniers en Dordogne et sur les flancs des Pyrénées, je n'ai gardé aucun souvenir de rossignol ou de sanglier faisant des projets. Ils étaient bien assez occupés à suivre leur instinct. Je comprenais le peintre Renoir qui avait pour maxime de se laisser aller dans la vie comme un bouchon dans le courant d'un ruisseau. Mais cette philosophie des êtres simples ne convient pas à ceux qui imposent de lire l'existence comme une carte routière. Au lycée, contre l'avis du professeur principal, du proviseur adjoint et du proviseur, qu'il a fallu affronter dans son bureau en le regardant droit dans les yeux et en adoptant son ton sec, j'ai quitté en cours d'année la section scientifique pour la littéraire. Cela ne s'était jamais vu. Il était inconcevable qu'un élève aussi bon en mathématiques, bien parti pour intégrer une école d'ingénieurs et trouver rapidement un emploi, puisse ainsi gâcher sa vie. *Mais pourquoi ?* J'inventais des raisons, un projet, une ambition, auxquels je ne croyais pas car je ne pouvais tout simplement pas donner une réponse ferme à ce qui n'était qu'une intuition. *J'aime les mots.* A quoi bon le leur dire, ce n'était pas une carrière. Comme une meute de chiens enragés, les mots me mordaient les chevilles depuis le début d'année. Ils cherchaient à me réveiller. C'est leur morsure que j'ai ressentie de

nouveau avant de partir en Corée, alors que s'endormait la passion ancienne qui m'obligeait à repousser loin de moi tout ce qui la menaçait. *Change de territoire, va le plus loin possible, immerge-toi dans un monde inconnu, pars au point le plus extrême du continent eurasiatique – et tu nous retrouveras.* Je suis ici sans raison, mais j'ai rendez-vous.

Les premiers jours à Séoul immergent l'esprit et le corps dans l'expérience troublante d'une complète désynchronisation. Avec huit heures de décalage horaire, le début de la soirée en Corée du Sud correspond à la fin de la matinée en France. Je me couche à minuit et me réveille à trois heures du matin comme après une longue sieste d'après-midi. Je tourne en rond, je me lève et me recouche toutes les cinq minutes, je prends un livre que je laisse tomber sans parvenir à me concentrer. Faute de mieux, j'attaque une lessive à la main, ce qui, à cette heure-là, peut paraître aussi incongru, et peut-être pas moins dérangé, que de commander un whisky en plein milieu de la matinée. Mais, comme l'alcoolique qui croyait prolonger l'abrutissement de la nuit et ranime en fait sa soif pour la journée, j'obtiens l'effet inverse, et au lieu de m'épuiser dans une tâche répétitive dans l'espoir d'obtenir le sommeil, je me réveille totalement. Je m'habille pour faire un tour, j'ouvre la fenêtre et la referme aussitôt, découragé par le vent polaire de janvier et la glace épaisse qui brille sur le trottoir. Il fait moins quinze dehors et je ne sais pas quoi faire à l'intérieur. J'ai dans l'oreille un acouphène de fatigue, mes mains tremblent, mon lobe frontal cogne contre mon crâne, je suis trop agité

pour me reposer, trop las pour m'activer. Je me noie sous l'afflux de sensations chaotiques accumulées depuis mon arrivée il y a deux jours. Des images vibrent comme des insectes entre les choses et mon esprit, l'aile lancinante de l'avion, les dalles éclatantes de l'aéroport, des mots énigmatiques en coréen, les chaussures bleues d'une femme en haut d'un escalator, la jeune fille qui s'incline à distance de ses parents, le visage impassible d'un homme d'affaires dans le train pour Séoul, les beaux yeux bridés fermés des autres passagers qui somnolent et, dans la découpe aléatoire de la buée des vitres, des morceaux de paysage blancs, gris, vagues. Je réalise que, détaché du temps et de l'espace par le décalage horaire et la nouveauté – n'étant plus là-bas et pas encore ici, n'ayant aucune habitude, aucun repère familier, car tout se présente à moi dans un langage inconnu et dans la singularité des premières fois –, je suis pris dans une sorte d'ivresse sobre, dans l'entre-deux de la veille et du sommeil, la conscience errant tel un oiseau dans un espace sans arbres. Et je trouve cet état très agréable. Il y a dans ce plaisir le souvenir archaïque de l'enfant faisant ses premiers pas et découvrant la pure extériorité d'un monde dont il est avide de se remplir et où il n'a pas encore laissé de trace. Il donne une dimension irréaliste à ce qui m'entoure, je suis un personnage fantomatique dans un décor de théâtre – et je décide de profiter pleinement de ces brefs instants où je ne suis pas moi.

Une ville se reconnaît à un simple coup d'œil, comme un visage. Une foule de détails composent une personnalité unique dont l'accès est plus ou

moins facile. Et, comme dans le monde des hommes où des individus fantasques s'agitent en public pour masquer le vide qui les habite et où des introvertis dissimulent les bizarreries de leur caractère, il y a des villes qui exhibent leur originalité mais n'ont aucun relief en dehors de la séduction touristique ; et d'autres, sans intérêt, qui ne disent rien, semblables à mille, qui pourtant révèlent une complexité fascinante à qui sait l'extirper de leur coquille. Quelque chose d'indéfinissable relie la multitude éparsée des éléments urbains, l'aspect des bâtiments, la forme des fenêtres et des balcons, le ton des murs, les couleurs des enseignes des bars, des magasins, les affiches publicitaires, les marques des voitures, les taxis, les bus, mais aussi le timbre produit à travers la caisse de résonance particulière de chaque ville, l'odeur qui se dégage comme d'une tanière de bitume et de béton, un rythme envoûtant qui impose aux passants de régler inconsciemment leur démarche et leur attitude selon la partition des heures et des quartiers – cette *allure* à la fois évidente et impossible à saisir empêche de confondre une rue quelconque de Paris avec une rue de Londres, Barcelone ou Copenhague, tout comme les mots d'un écrivain ou les coups de pinceau d'un peintre sont habités par une présence appelée *style* qui permet de reconnaître immédiatement un passage de Flaubert ou de Proust, un tableau de Turner ou de Renoir.

Paris a des limites claires. Sa coquille enfle du premier au vingtième arrondissement jusqu'à la frontière du périphérique. Organisée en escargot, la ville en a le rythme, elle change à peine, peu différente

aujourd'hui d'il y a un siècle. Paris a un centre, l'île de la Cité plantée dans la Seine comme un œil à partir duquel ses habitants regardent le monde. Paris peut se traverser à pied en quelques heures d'est en ouest ou du nord au sud. Paris est une ville de province poussée à l'extrême mais aux contours nets. C'est une ville de duel et de corps à corps qui s'embrasse et se conquiert, elle convient aux forts caractères, à ceux qui ont une haute idée d'eux-mêmes. Mais Séoul n'a pas de centre, pas de fin. C'est une nappe urbaine percée de collines et que traverse un fleuve cinq fois plus large que la Seine. Comme en plein océan, il y a un vertige permanent à habiter Séoul, à la fois une ivresse des immensités et un déséquilibre produit par un univers sans commune mesure avec soi. Nul n'en a une vue d'ensemble. Dans toute ville, il y a des lieux et des adresses qu'on fréquente plus souvent que d'autres, son logement, son travail, un parc, un marché, un bar, des magasins, ses amis. Si chacun effaçait de la carte tous les endroits où il ne se rend jamais pour ne laisser apparaître que les lieux familiers, alors il verrait surgir la ville imaginaire qu'il porte en lui comme un archipel d'îles éparses dont les liens entre elles sont aussi uniques que sa personnalité. A Séoul, l'archipel est encore plus dispersé, les îles plus éloignées, si bien que les vides de ma carte mentale de la ville prennent le pas sur les pleins. Séoul n'est pas à taille humaine, elle n'est pas faite pour soi. Une telle disproportion redonne de la modestie à mon personnage. Je suis là mais toujours ailleurs.

Le visage de Séoul ne se livre pas facilement. Les fragments aperçus s'assemblent d'abord en un tout

opaque qui étouffe le visiteur habitué aux villes à taille humaine, aux bords de la Garonne à Toulouse, aux terrasses de café de Florence ou aux déambulations dans les quartiers de Lisbonne. Des tours d'appartements identiques et laides qui prolifèrent sans fin, des amoncellements verticaux de bars, restaurants, salles de billard, cafés Internet dans des immeubles couverts d'innombrables enseignes lumineuses, des magasins dégueulant de lumière et de musique agressive, des rues larges comme des esplanades, des voitures épaisses, anguleuses, noires, des quartiers aux traits communs, indifférenciés, peuplés de passants pressés de traverser, d'atteindre un but, téléphone en main, écouteurs aux oreilles, franchissant au pas de course les passerelles et les souterrains – un visage refait de ville maintes fois détruite et prise dans une frénésie de bistouri pour ne plus jamais stagner. Séoul veut changer plus vite que sa propre mémoire. Elle en aura fini avec son passé quand ses souvenirs ne seront plus que des mises en scène. Mais un regard plus attentif découvre peu à peu que la ville présente aussi la face radieuse d'une grand-mère coréenne à la peau épaisse striée de rides anarchiques, à travers les marques discrètes d'un caractère plus complexe, une venelle populeuse lovée entre deux immeubles de verre, le sol en terre battue d'une échoppe de bassines en plastique, des poteaux électriques précaires, un vieux qui fait griller des poulpes séchés sur des pierres brûlantes, une charrette-restaurant au pied d'une tour de bureaux, la tente chamanique d'un devin que consultent des hommes d'affaires, le toit d'une pagode entre deux banques, des joueurs de go sur un banc de pierre – un air de bricole et de système D, la trace des temps difficiles,

le rôle des traditions. Ce contraste est aussi saisissant que si en plein quartier de la Défense se rencontraient la cahute d'un rebouteux et l'atelier d'un forgeron. Séoul est un endroit merveilleux pour mener une vie d'artifice.

Mon quartier de Malli-dong niche sur une colline derrière la gare de Séoul. C'est un ensemble d'habitations de deux ou trois étages, construites à la va-vite dans le plus complet désordre et dessinant un réseau chaotique de ruelles où se bousculent des motos de livraison et des triporteurs chargés de pastèques et de melons. Cette broussaille urbaine se retrouve jusque dans les fils électriques qui prolifèrent en amas autour de poteaux chancelants. Les logements sont si petits que la vie déborde dans la rue, comme dans certains quartiers de Naples ou de Lisbonne. Mais c'est la vie des vieux qui s'affairent lentement ici, les jeunes ne viennent pas à Malli-dong, ceux qui restent sont des gens de peu. Les Coréens prennent un air désolé quand ils apprennent où j'habite. Ils préfèrent au chaos horizontal la vie bien ordonnée des constructions verticales, les quartiers modernes, les immeubles de plusieurs dizaines d'étages, les vastes appartements tous identiques, les rues larges et droites, l'image de la réussite. Malli-dong, c'est tout ce que la Corée contemporaine rejette, ou ne veut plus voir : l'ancien, l'imprévu, le brouillon, le précaire. Alors, assiégé par les tours d'habitations qui colonisent sa colline, Malli-dong va disparaître, et avec lui un peu de l'âme coréenne du centre de Séoul. Bientôt, on ne verra plus à Malli-dong ces jeunes enfants suspendus dans le dos de leur grand-mère à

l'aide d'un *podaegi*, porte-bébé rudimentaire constitué d'une couverture, ni ces *ajummas*, femmes d'âge mûr, qui maintiennent en équilibre sur leur tête des jarres, des bidons d'eau ou des plateaux surchargés de repas à livrer, et qui contribuent à donner au quartier un air de village africain. A Malli-dong, le restaurant, c'est la dépendance d'un appartement au rez-de-chaussée où une cuisinière sert un plat unique, le *bibimbap* froid, mélange de riz, de légumes émincés, de champignons et de sauce pimentée, ou bien le *kimbap*, rouleau de riz farci entouré d'algue séchée ; la laverie, c'est un garage où ont été installées deux machines à laver ; l'épicerie, une pièce minuscule où l'on trouve de tout en petits formats ; le bar, un entresol avec des caisses en plastique en guise de tables et de tabourets. Je ne comprends jamais rien à ce que me dit le vieil édenté posté chaque soir à l'entrée du quartier avec une rôtisserie ambulante. Mais son regard chaleureux et l'odeur familière des poulets grillés farcis de riz gluant et de jujubes qu'il enveloppe soigneusement dans du papier journal me font instantanément oublier le monde bruyant et saturé de lumières et de voitures qui s'agite au bas de la colline. En pénétrant dans Malli-dong, on est simplement heureux de quitter la foule pour rencontrer des individus. La précarité de la vie se double d'un sentiment rassurant, l'idée que l'humain peut encore avoir le dessus – mais porté par des vieux, incarné par un quartier qui sera balayé dans quelques années par le désir furieux de Séoul de se détourner définitivement de son passé tourmenté.



J'ai deux Séoul, le Séoul d'en bas, vaste, moderne, lumineux, tout en lignes droites, et le Séoul d'en haut, chaotique et tortueux, perché sur la colline étroite de Malli-dong. Je peux marcher des heures dans le Séoul d'en bas, et je ne vois rien. La continuité sans surprise des rues tracées à la règle déconnecte l'esprit qui se met à rêvasser comme lorsqu'on effectue une tâche répétitive et ennuyeuse. Ce n'est pas désagréable, mais cela pourrait aussi bien se passer à Tokyo, New York – ou Paris, quand on suit la rue de Rivoli en direction de la Concorde, jusqu'aux Champs-Élysées, et qu'on redescend vers Neuilly et la Défense. La ville s'efface au fur et à mesure qu'on entre en soi. On peut même marcher un kilomètre sans s'en apercevoir. C'est généralement dans ces moments qu'on voyage intérieurement dans ses souvenirs et qu'on découvre des associations bêtes. Mais quand je reviens à Malli-dong, je prends des chemins de traverse. Le tracé des ruelles a suivi celui des habitations, et non l'inverse. Des hommes furent là il y a un temps immémorial et les rues ont pris la forme de leurs déambulations. On devine qu'ils bougeaient peu, allant d'un voisin à un autre, ou vers un champ, se conformant à la course du soleil et au rythme des saisons. Georges Ducrocq, géographe de passage en Corée en 1901, décrit Séoul comme un grand village aux toits de chaume dont les maisons ressemblent à des paysannes cachées sous des cornettes de paille. Au début des années 1930, rue de l'Amiral-Roussin, à quelques centaines de mètres de la tour Eiffel, mon grand-père passait devant une étable quand il allait à l'école. L'organisation de l'espace n'avait rien de rationnel, mais les hommes avaient leurs raisons. Cette apparence de désordre

existe encore dans mon quartier et réveille le marcheur qui se sent soudain à l'aise au milieu d'immeubles à hauteur d'homme et d'installations bricolées. Un vieux tresse un panier sous un morceau de tôle, une femme appelle quelqu'un qui ne répond pas, un enfant suçote des nouilles dans un bol, un autre joue dans les vapeurs qui s'échappent du soupirail d'un blanchisseur. En fin de journée, je suis transparent. Nul ne me remarque, et encore moins ce couple qui s'engueule sur le trottoir, déjà éméché à six heures du soir. Mais voici qu'il s'écarte pour laisser passer une mère avec un bébé dans le dos qui jaillit d'un bar en courant pour vomir dans le caniveau, puis y retourne aussitôt. J'en profite pour me faufiler comme un chat de gouttière.

Séoul est sans cesse remodelée pour accomplir le rêve abstrait d'hommes géométriques. Pour être moderne, il faut construire des tours bien nettes et des immeubles sans aspérité. Comme tant d'autres capitales victimes de la même pandémie, le Séoul d'en bas est envahi par la ligne droite, verticale et horizontale. C'est un jardin à la française, mais en ville. Quand on aime les chemins des sous-bois, il n'est pas sacrilège de trouver que le parc de Versailles, c'est le comble de la laideur et de l'ennui. On devrait le cacher aux yeux des touristes pour que son prestige ne vienne pas susciter chez eux une admiration immodérée pour les figures trop régulières. Dans le Séoul d'en bas, les lieux se multiplient où le regard est pris dans une glissière qui ne s'arrête qu'aux angles droits. L'œil se désole devant un tel appauvrissement de ce qui le nourrit. Il est mis au pas pour devenir le

curseur d'une rectitude imposée par un plan d'urbanisme. Alors, il se détache de ce qu'il voit et, prenant une revanche ironique sur l'ordre qui lui est imposé dans le monde extérieur, l'esprit vagabonde dans le monde intérieur. Dans le Séoul d'en haut, les rues de Malli-dong se divisent en branches et rameaux selon des courbes saccadées au bout desquelles bourgeonnent surprises et hasards. Il faut être à l'écoute de ces ruelles à la manière des Indiens shipibo-conibos du Pérou qui peignent des lignes angulaires entremêlées de façon complexe – et aléatoire pour qui ignore qu'elles représentent en fait des sons, de telle sorte qu'ils les entendent chanter quand ils les voient.

Tôt le matin, c'est l'heure des vieilles femmes, les grands-mères, *halmeoni*. Survivantes de la guerre de Corée ou veuves d'un mari qui s'est épuisé à la tâche, elles sont trois fois plus nombreuses que les hommes du même âge. Elles se lèvent avec le soleil et entament lentement l'ascension de la journée. Le temps leur a planté une gigantesque paille dans le dos pour en aspirer la substance jusqu'à ce qu'il ne reste que des plis et des os. Courbées en équerre et jambes arquées, elles s'activent sans cesse comme par crainte qu'un instant d'arrêt ne les enracine au sol. Elles trottaient, déplacent des objets, rangent des céramiques et des pots, se donnent elles-mêmes des petits coups de trique pour réveiller la vie qui somnole dans leurs membres trop secs. Posté derrière la fenêtre de l'appartement du dernier étage, je les observe chaque matin, fasciné par ces êtres qui persévèrent et qui, sans le savoir, transmettent une part de leur ténacité. A huit heures, elles disparaissent soudain. Au bout de

quinze minutes, des trappes s'ouvrent sur les toits en terrasse, et des mains noueuses tâtonnent ; puis des têtes fripées et souriantes émergent des taupinières, et les grands-mères triomphent tranquillement de la dernière marche d'escalier. Elles sont vivantes tant qu'elles peuvent accéder au toit des immeubles. C'est leur domaine, à ces reines d'un monde ancien qui subsiste au milieu des cordes à linge, des antennes de télévision et des jarres en terre cuite où fermentent différentes sortes de *kimchi*, légumes trempant dans un mélange de piment rouge, d'ail, de gingembre et de sauce de poisson salée. Là, les *halmeoni* étendent leur lessive, entreposent des choses qui ne servent à rien et, surtout, elles font sécher tout ce qui leur tombe sous la main : calamars, piments, gingembre, kakis, champignons, algues, fougères, ginseng, au milieu desquels elles trônent avec des airs de prêtresses chamanes. Rabougries et décharnées, elles ont une étrange familiarité avec ce qui sèche devant elles – si bien qu'on imagine la jeune fille qui se déploierait si on les plongeait dans l'eau.

Ici, les fenêtres ont la discrétion des visages coréens, elles ne claquent pas, elles coulissent. Elles sont constituées d'un panneau vitré et d'une grille moustiquaire. Elles sont basses, adaptées à la taille des Coréens. Je l'ai appris à mes dépens un matin où, la fenêtre grande ouverte, j'examinais la terrasse d'en face pour savoir ce qui séchait sur le toit ce jour-là, oubliant complètement que je sortais de la douche. J'ai passé ainsi plusieurs minutes à recenser la variété des plantes et des racines, avant de réaliser qu'une ancêtre me regardait, littéralement pétrifiée, incapable

d'abaisser sa main gauche qui tenait en l'air une pince à linge. Par un réflexe bête, je lui ai fait signe et elle m'a répondu avec un grand sourire. Le matin suivant, elle avait invité deux amies. Assises sur des tabourets et agitant des éventails, elles échangeaient des grivoiseries en guettant ma sortie de la douche. Ainsi, je sus que j'étais aussi observé qu'observateur. C'est que je ne passe pas inaperçu dans les ruelles du quartier de Malli-dong. Je suis le seul étranger, ma présence est en soi un événement, mais je ne m'en suis pas rendu compte au début, tant les Coréens peuvent être discrets dans l'espace public. Il a fallu qu'une grand-mère mutine me tire le bout du nez au fond d'une épicerie pour que je comprenne l'attention extrême dont j'étais l'objet. Ma logeuse semble très fière d'héberger un Long-Nez. Quand elle entend claquer la porte de mon appartement, elle s'empresse de sortir donner un coup de balai pour se montrer en ma compagnie et exciter la jalousie de ses voisines. Ainsi, je tiens mon double public, l'un sur les toits, l'autre dans la rue, et, sans avoir besoin de parler, nous nous entendons très bien.

Rien ne rebute autant les Coréens que l'incertitude. Dans les couloirs du métro, des panneaux annoncent les toilettes à deux cent vingt mètres, puis à cinquante-neuf mètres, enfin à dix-sept mètres. La flânerie leur semble un péché mortel, le hasard un génie malfaisant. Il est vrai que, dans un pays qui a été envahi plus de deux mille fois, ils ont des raisons de se méfier des diables qui sommeillent au fond des boîtes. Alors, on ne donne pas un cadeau pour faire une surprise mais pour combler une attente qui n'ose

pas s'exprimer, le papier qui l'enveloppe n'étant là que pour orner ce qu'on peut deviner sans risque de se tromper. Il doit se trouver bien des Coréens insomniaques pour lesquels l'habitude de voir le soleil se lever chaque matin ne suffit pas à les rassurer sur l'incertitude du lendemain. Et s'il ne se levait pas ? Et si cette boîte rectangulaire lourde à sa base, émettant un bruit de liquide quand on la tient et marquée d'une étiquette Chanel, contenait autre chose que du parfum ? C'est trop d'incertitude à supporter, alors on met le cadeau de côté et on l'ouvrira en l'absence de celui qui l'a offert. Les vieux qui ont la mémoire encore vive des époques de grande pénurie apprécient qu'on leur offre un instrument usuel ou un produit de base. Régulièrement, ma logeuse dépose devant ma porte des boîtes de thon, un bidon d'huile de sésame, des fruits au sirop ou même des rouleaux de papier toilette. J'ai rapidement compris que je devais lui offrir une cuillère en bois ou une paire de chaussettes plutôt qu'un bouquet de fleurs.

La journée, quand la ville est pleinement réveillée, les grands-mères ont des discrétions de marmotte. Les rues encombrées d'une circulation furieuse, les haut-parleurs gueulards à l'extérieur des boutiques, les longs couloirs du métro où l'on va *pali-pali*, vite vite, les escaliers des innombrables passages souterrains, même les bus qui semblent pris dans une compétition de vitesse et dont certains décollent d'un côté à chaque virage serré ne sont pas faits pour elles. Les quelques courageuses qui sortent pour vendre des gâteaux de riz, des poulpes séchés ou trois racines au coin d'une rue sont noyées dans la foule, on ne les

voit plus. Peu importe, elles affichent un sourire espiègle tout en se massant les genoux. En quelques décennies, elles sont passées du monde néolithique à la civilisation électronique, elles ont vu leur pays colonisé, pillé, détruit, divisé, reconstruit, elles ont survécu à tout et sont toujours là, si bien qu'à présent, immobiles et calmes au milieu des gens affairés, elles veillent à la manière de dieux rigolards qui connaissent la vanité des choses. Je suis frappé de voir aussi peu d'hommes dans les rues. Ils sont enchaînés à leur bureau soixante heures par semaine et, bien que les femmes soient de plus en plus nombreuses à accéder à cette servitude, le monde du travail reste encore essentiellement masculin. Les femmes au foyer s'égaillent en ville pendant les heures de bureau. Rarement seules, souvent par deux ou trois, elles envahissent les grands magasins à l'entrée desquels des hôtes en tailleur et gants blancs se penchent respectueusement en équerre devant chaque client. En fin d'après-midi, elles rentrent faire la cuisine, et c'est alors l'heure des étudiants. Les rues piétonnes de Myeong-dong deviennent noires de monde, les commerçants augmentent le son de la musique, des employés déguisés en étranges mascottes tentent d'attirer des groupes de jeunes Coréennes à l'élégance et au maquillage de femmes d'affaires, et qui pouffent en mettant une main devant leur bouche. Des gars imberbes, longilignes, appliqués à dérouler des gestes efféminés se promènent avec des filles portant salopette et chemise de bûcheron canadien. Des couples où l'homme et la femme sont un parfait miroir l'un de l'autre, mêmes vêtements, mêmes accessoires, même coupe de cheveux, poussent le mimétisme à l'extrême comme

preuve de leur amour, à tel point qu'on pourrait les prendre pour des jumeaux. Une fille aux cheveux roses, avec une queue de lapin à sa minijupe, boitille sur des hauts talons pour offrir des échantillons de vernis à ongles. Cinq adolescents recouverts de papier d'argent se lancent dans une chorégraphie robotique. Des évangélistes sermonnent la foule au mégaphone en débitant des passages de la Bible. Un infirme exhibe ses moignons en se traînant sur une planche à roulettes. Des écrans et des enseignes clignotent sur tous les murs, ajoutant une transe de lumière au vacarme des musiques mêlées qui déferlent par vagues dans les rues. Le soir, les hommes ne rentrent pas directement chez eux. Il arrive souvent – c'est un rituel hebdomadaire pour beaucoup – qu'ils sortent du bureau pour un amusement obligatoire. Partant du principe que les relations entre collègues deviennent plus fluides avec plusieurs grammes d'alcool dans le sang, on imagine sans peine l'issue de ces soirées pour des employés soumis à un conformisme strict et à une hiérarchie étouffante au travail. Les Coréens ont l'une des consommations d'alcool les plus élevées au monde, mais aussi l'une des plus rapides. Je ne me lasse jamais du spectacle de ces cols blancs en costume-cravate zigzaguant dans les rues dès dix heures du soir. Ceux qui habitent au pied de Malli-dong sortent du métro derrière la gare de Séoul, les autres prennent le bus et finissent de gravir péniblement la colline à pied. Certains avancent par deux, bras dessus bras dessous ou en se tenant par l'épaule, par la taille ou même par la cravate. Ces curieux attelages se tirent, se poussent, se cognent, tels des scarabées fourbus, se retiennent mutuellement de tomber, se vautrent malgré tout sur le trottoir ou au



milieu de la rue, oublient de s'entraider, braillent un début de chanson, s'engueulent, se réconcilient aussitôt, éclatent en sanglots. L'ivresse leur donne du cran, ils m'interpellent. *Ho toi ! l'étranger ! Ho !* Ils s'approchent en crabe, trébuchent, *Ho ! l'étranger !*, pointent un doigt qui suit le vol d'une abeille, se lancent enfin : *Salaud d'Américain, va !* et, satisfaits de leur audace, se remettent à faire de l'alpinisme sur bitume, non sans avoir déposé près de moi, comme une offrande ou une excuse, une bouteille de bière à moitié vide.

Malli-dong n'est pas un quartier de virées nocturnes, les étudiants et les employés sommés de s'amuser vont ailleurs, à Hongdae, Hyehwa, Gangnam ou Itaewon. Ceux qui y travaillent y dorment aussi. Ses habitants boivent tellement et si rapidement qu'ils s'écroulent dans la soirée. Bientôt, les ruelles résonnent de leurs ronflements paisibles. Gare au soiffard égaré qui viendrait hurler ses états d'âme après minuit. Il recevrait bien vite un melon jaune sur le crâne. Au fur et à mesure que tombe la nuit, des croix de néon rouge s'allument un peu partout à Séoul. Elles signalent une église protestante. Leur nombre est inimaginable, il y en aurait plus de dix mille, si bien que, vue du haut de Malli-dong, la ville entière semble un cimetière lumineux. Le protestantisme a pris son essor sous l'occupation japonaise. Bien des Coréens ont fait acte de résistance en puisant un soutien moral dans la religion venue d'Occident. La division du pays, les œuvres caritatives des congrégations américaines, puis le dynamisme économique du pays y sont pour beaucoup

dans son développement rapide après la guerre civile. Construite dans l'élan capitaliste des dernières décennies et par opposition au Nord communiste, la foi des protestants coréens s'exprime sous une forme extrême. L'Eglise Yoido, qui compte la plus importante communauté protestante de Séoul – une cérémonie peut réunir jusqu'à cent cinquante mille personnes –, n'hésite pas à professer qu'un chrétien pauvre n'est pas un bon chrétien. Avec de tels principes, les tenants de la simplicité et du renoncement ont été cloués sur place. Aujourd'hui, les bouddhistes sont minoritaires en Corée du Sud. Tout en descendant Malli-dong en pleine nuit, je me demande ce qu'ils ressentent en voyant ces plantations de croix rouges à perte de vue. Le rouge se veut symbole du sang du Christ, mais les néons éclairent les habitations attenantes d'une lumière ambiguë qui excite l'imagination. D'ailleurs, au bas de la colline, près de la gare centrale de Séoul, il y a une esplanade déserte où deux ou trois mères maquerelles tentent chaque fois de m'entraîner dans des entresols obscurs qui s'ouvrent sur des endroits encore plus sombres. Elles me tirent par la manche, gémissent comme des petites filles capricieuses, prennent des airs de chien battu, puis renoncent en pleurnichant tout en vérifiant du coin de l'œil que je ne les suis pas dans la cave où une malheureuse travaille sous leur férule. Je traverse le marché de Namdaemun, puis Myeongdong, grouillants de monde le jour mais déserts à cette heure-là, pour aller dans le quartier de Jongno. Quelle que soit la ville, on trouve toujours un endroit qui a sa propre vie, son propre rythme, lié à une vraie présence, à une âme singulière. Le *Lady Luck* porte bien son nom. Avec ses dizaines de boccas de toutes

tailles où des racines de ginseng macèrent dans de l'alcool, ce bar minuscule ressemble à l'ancre d'une sorcière. Il est tenu par une Coréenne d'une soixantaine d'années à la voix tellement rauque qu'on l'imagine revenue de tout, des colères les plus noires comme des râles les plus lubriques. Finalement, lady Luck a dû avoir bien de la chance pour être toujours debout. Elle ne plâtre pas ses rides de multiples couches de maquillage, ne se teint pas les cheveux, elle est responsable de sa gueule et le revendique avec un aplomb bienvenu après tous les artifices de la journée. Elle me raconte de sa voix enrouée que, dans la province de Gangwon à l'est du pays, un couple de pies, *kkatchi*, qui avait fait son nid sous la flèche d'une église a détruit les fils électriques de la croix. La lumière rouge devait les perturber la nuit. Touché par les oiseaux qui couvaient des petits, le pasteur méthodiste n'a pas réparé la croix, et d'autres pies se sont installées autour de la flèche. *Chez nous, la pie porte chance, elle apporte les bonnes nouvelles, c'est une lady luck !* conclut la patronne en se rallumant une cigarette. Le bon pasteur n'avait pas oublié ce vieux fonds païen de sa culture qui résistait dans les légendes et les histoires que lui racontait sa mère quand il était enfant. *En France, la pie est symbole de chapardage, de jacasserie et même de mort prochaine, dis-je, un peu désolé – et lady Luck, de sa voix de cendrier : Pourquoi êtes-vous si différents ? L'oiseau est le même.*



## LES PREMIERS MOTS

*Mieux vaut connaître dix choses et leurs rapports  
que dix mille choses éparses.*

NICOLAS BOUVIER



Les Français habitent presque tous autour de l'école française du quartier de Seorae, au sud de la rivière Han, à plus de sept kilomètres à vol d'oiseau de Malli-dong, si bien que je peux marcher des heures sans entendre ma langue ni même croiser un étranger. C'est la première fois que j'éprouve un tel isolement au milieu d'une foule, une sensation aussi paradoxale que d'avoir froid au milieu du désert. A certains endroits de Séoul, les Coréens sont si nombreux que je ne vois plus le sol devant moi. Ils ne flânent pas, ils ont tous un but, mais leurs mouvements ne sont pas chaotiques, les flux humains tracent dans l'espace des réseaux à la beauté abstraite, comme les formes complexes que dessine la limaille de fer sous l'effet d'un aimant. Sans but, je suis une anomalie avec ma démarche lente, je dérive d'un courant à l'autre en cabotant le long des immeubles, la volonté anéantie par l'hypnose que produit le brouhaha d'une langue inconnue qui résonne de tous côtés et dont l'alphabet ésotérique clignote à la devanture des magasins. Les mots français rouillent dans ma tête, je ne les utilise plus. Je fais l'expérience à petite échelle, mais sans la détresse atroce qui doit

être celle de cet Indien qui survit dans la forêt amazonienne du Rondônia au nord-ouest du Brésil. Seul rescapé d'une tribu non répertoriée, il est le dernier à parler sa langue. S'il est toujours vivant aujourd'hui, il doit avoir une cinquantaine d'années. Il fuit tout contact – un agent du gouvernement qui l'avait localisé a reçu une flèche en pleine poitrine. Il creuse un trou rectangulaire sous ses huttes et laisse des marques sur les arbres. Peut-être est-ce un moyen de dialoguer avec la nature et de ne pas devenir fou. Qu'il vive à tout jamais isolé dans la forêt ou qu'il se retrouve un jour au milieu d'une foule, il restera l'homme le plus seul au monde.

Les premières semaines à Séoul, je les ai passées à marcher jusqu'à ressentir comme une érosion dans les jambes. Paris, Lisbonne ou Rome sont des villes dont on peut venir à bout en quelques jours après une série de randonnées acharnées. Assez vite, le corps a ses repères, si bien qu'on peut facilement aller d'un point à un autre sans consulter la carte ou bien corriger un taxi malhonnête en le remettant dans le droit chemin. Il y a quelque chose d'absurde à vouloir conquérir Séoul à pied. On n'arrive jamais nulle part. Et pour décourager les ambitieux, la ville est en perpétuel mouvement, de telle sorte qu'on n'en possède pas des morceaux mais des moments. Ce que vous croyez connaître est condamné à disparaître. Les magasins et restaurants ont une durée de vie de jonquilles, des foules de Coréens les envahissent ou les désertent comme des nuées de canards sauvages à chaque étape de leur migration, des immeubles poussent à la vitesse de bambous, des quartiers sont sans



cesse reconfigurés. Alors, je me concentre sur chaque pas, sur un pied qui chasse l'autre aussi méthodiquement que des coups de rame. De la France à la Corée, c'est un saut, je suis ici sans racines. L'immensité de la ville impose de se maintenir sur le point fixe d'un présent sans ombre ni projet. C'est ce point d'équilibre, celui où le fléau d'une balance ne penche plus ni à gauche ni à droite, évanoui aussitôt qu'apparu, que je retrouve chaque fois entre deux pas, aussi évident et fugace que l'immobilité d'une aiguille entre deux secondes. Ce bref suspens suffit à exacerber la perception. Des visions de l'éphémère me traversent, qui appellent à soulever la ville comme la jupe d'une fille. Je comprends pourquoi, enfant, je passais des heures à observer les vagues qui s'écrasent, guettant l'instant insaisissable où elles sont encore et où elles ne sont plus ; pourquoi j'essayais vainement de saisir l'image la plus large de la gerbe colorée d'un feu d'artifice ; pourquoi je m'obstine et échoue à me souvenir du flash chaotique des rêves de la nuit qui surgissent et disparaissent dès qu'on se réveille ; pourquoi nous ressentons une émotion particulière à la vue d'un château de sable envahi par les flots, d'une sculpture de glace en plein soleil, d'une lanterne de papier sous la pluie, de la forme d'un corps qui était couché dans l'herbe, de traces de pas dans la glaise, du trait de lumière d'une comète. Ici où je n'ai ni quotidien ni habitudes, je regarde la ville de biais et par en dessous. Depuis les marges où je passe en fantôme, les mouvements s'inversent, me montrant les foules de ce monde de verre et de béton comme des herbes caressantes au bord d'une rivière. Le plus solide devient transparent, le transitoire dure longtemps. Des motifs évanescents se

manifestent partout. Explosion, disparition, en un seul jet, à chaque pas, sans cesse. A Séoul, je retrouve le *coup d'œil*.

Affichée sur la façade d'un gratte-ciel, donnant son nom à des restaurants, à des magasins et même à un train, plantée en massif près d'un pavillon d'été, poussant librement au détour d'un chemin de montagne, délicatement posée sur des gâteaux de riz, gravée sur des poteries, figurant en motif sur des tissus ou infusant dans une tasse de thé, la fleur d'hibiscus se rencontre partout. Il y a des hibiscus immaculés, rouge sang ou même bleu ciel, mais celui de Corée, *hibiscus syriacus*, dit aussi *althaea* ou ketmie des jardins, possède toutes les nuances du violet, de l'indigo le plus profond au blanc à peine mêlé de mauve pâle. Ses cinq pétales ont la transparence des ailes du papillon et la surface légèrement froissée du crépon, souvenir de la torsade qui les chiffonnait avant d'éclorre. La fleur s'ouvre généreusement, dévoilant une corolle bicolore dont la base est marquée d'une touche de couleur intense qui se déploie en pastel sur les pétales. Les Coréens l'appellent *mugunghwa*, la fleur-éternité. C'est pourtant une fleur de l'instant, éphémère, persistant un jour, parfois deux, rarement trois, qui peut tomber en bouton avant même d'éclorre. Cette fugacité l'inscrit dans un pur présent, et celui qui admire une fleur d'hibiscus doit se détacher de la durée, tant son éclosion est proche de son origine et de sa fin. Mais l'arbuste renouvelle sans cesse ses fleurs pendant plusieurs mois, de telle sorte qu'il reste le même toute la saison, comme indifférent au temps qui passe. Image du

fugace et de l'intemporel, de la fragilité et de la ténacité, de la force et de la faiblesse, la fleur d'hibiscus est indissociable de la Corée. C'est l'emblème national. L'antique royaume millénaire de Silla était surnommé le *pays de l'hibiscus*. L'hymne national créé en 1896 évoque dans son refrain le lien affectif et spirituel qui unit les Coréens à la *mugunghwa* : *A perte de vue, des hibiscus, des montagnes et des fleuves magnifiques/Peuple coréen, reste fidèle à toi-même !* Durant l'occupation japonaise de 1910 à 1945, l'hymne a été interdit. Arborer un hibiscus est devenu un symbole de résistance et pouvait valoir une condamnation à mort. Un certain Nam Gung-eok a secrètement cultivé des hibiscus dans sa ville natale de Hongcheon pour envoyer des milliers de fleurs aux écoles dans un message de patriotisme. Les Japonais l'ont arrêté en 1933 et ont interdit aux Coréens de cultiver l'hibiscus. Des cerisiers ont alors été plantés dans toute la péninsule pour remplacer la *mugunghwa* de Corée par la *sakura* du Japon. Peut-être est-ce pour conjurer le traumatisme de l'occupation japonaise et de ses atrocités que la fleur d'hibiscus se rencontre aujourd'hui partout – mais peut-être aussi en souvenir de ce roi d'une époque ancienne qui, dit-on, aimait tant la fleur-éternité qu'il en délaissa sa reine.

*Violet*, de *viola*, nom latin de la *pensée sauvage*, couleur des roses de mon enfance, écho de mon plus lointain souvenir, quand le violet était une couleur rare, discrète, autour de moi. Il y avait l'améthyste que portait ma mère, les aubergines du jardin, un motif en escargot sur la moquette de ma chambre, et surtout ce modeste pied de roses au violet très pâle,

comme déteint par le temps et délavé par l'usage, qui bordait l'allée de la maison familiale, un pied unique, seul dans son genre, planté par un ancien propriétaire qui avait créé sa propre variété de rose, et préservé par les propriétaires suivants avec autant de soin qu'un monument historique. La rareté de cette couleur me la rendait plus remarquable, je me lassais de l'abondance de bleu, rouge, vert, marron, noir, blanc, et je mettais du violet partout, signe de reconnaissance de ma nouvelle famille, les malvacées, dont la mauve est l'un des genres. A l'école, j'illustrais tous les poèmes de paysages violets, le ciel était bleu indigo, les arbres bleu marine, les rivières lilas, la terre prune. Il n'y avait dans la fascination pour cette couleur et toutes ses teintes aucune signification, sinon le pur plaisir des yeux, l'impression de douceur et de résistance qu'elle suscitait en moi. Le charme s'est prolongé jusqu'au jour où un instituteur, ayant demandé aux élèves leur couleur préférée et lisant les réponses inscrites sur nos ardoises, s'arrêta sur la mienne et, étonné de ne pas y lire *bleu* comme pour la moitié de la classe, *rose*, *rouge* ou *vert* pour l'autre moitié, eut cette réaction de surprise et de vague inquiétude qui fit sur moi le même effet que s'il m'avait appris que mon nom de famille était celui d'un dictateur sanguinaire : *Violet ? Mais c'est une couleur triste, le violet !* Alors, du jour au lendemain, le violet fut une couleur triste, avec autant d'absurde évidence que le bleu est une couleur de garçon et le rose une couleur de fille, sans me douter que je me conformais à un déterminisme factice et vide contre lequel j'aurais un jour à lutter pour reconquérir l'innocence de mes premières années. Plus que l'idée de couleur triste, c'était l'association de mon être à la tristesse qui me désolait. Si le

violet était triste, je l'étais aussi. Et, en cherchant une forme de consolation dans la confirmation du diagnostic, j'essayais de justifier cette association en accentuant mes traits de caractère qui s'en rapprochaient, une tendance à la solitude, une certaine sensibilité, un goût pour la poésie de Verlaine, *Ô triste, triste était mon âme*, qui devaient être les symptômes d'une personnalité malheureuse n'osant pas s'avouer sa vraie nature. Ce n'est que bien des années après, quand on apprend à sortir des ornières des faux départs en conquérant sa propre langue, qu'on réalise combien les premiers mots plaqués par certains sur nos premières images sont comme des dalles en pierre posées sur des herbes sauvages.

무궁화, *mu-gung-hwa*, trois syllabes, chaque syllabe comprend plusieurs lettres qui se lisent de gauche à droite et de haut en bas. Première syllabe, deux lettres : le carré, c'est la lettre *m*, puis le *t* majuscule qui figure dessous, c'est le son *ou*, soit *mou*, transcrit *mu*. Deuxième syllabe, trois lettres : le demi-rectangle, c'est le son *g* ou *k* ; dessous, on retrouve le *t* majuscule, le son *ou* ; ce dernier surplombe un cercle qui représente le *ng* familier aux Toulousains qui exagèrent leur accent à coups de *putaing cong* !, ce qui donne *g-u-ng, gung*. Troisième syllabe : la tête qui porte un curieux chapeau plat, c'est le *h* aspiré ; elle repose sur un cou et une barre horizontale, la lettre *o* ; enfin, la barre verticale avec un trait perpendiculaire à droite, c'est le *a*, soit *h-o-a*, donc *hwa*. 무궁화, *mugunghwa*, hibiscus. Lady Luck me rend mon carnet et retourne à son comptoir grignoter des pattes

de poulet grillées. Elle vient de m'apprendre à lire mon premier mot en coréen. L'alphabet, *hangeul*, compte vingt-quatre lettres formées de traits simples et de figures géométriques. Il a été créé dans les années 1440 sous l'impulsion du roi Sejong, conscient que les complexes caractères chinois utilisés jusque-là ne favorisaient pas l'accès à l'éducation au plus grand nombre. Une telle initiative a fortement déplu aux hauts fonctionnaires de la caste aristocratique des *yangban*, gardiens de l'ordre des choses et surtout très jaloux de leurs privilèges. On imagine la fureur de ces lettrés austères qui avaient passé des années à maîtriser les caractères chinois alors que le *hangeul* peut s'apprendre en quelques heures. L'alphabet des femmes, des petites gens et des gribouilleurs d'histoires a survécu tant bien que mal, dans les marges, méprisé par les élites accrochées comme des tiques aux traditions, et malgré ce rustre de roi Yeonsangun qui tenta de l'interdire quelques décennies après le règne de Sejong. Ce n'est qu'au XX<sup>e</sup> siècle qu'il s'est véritablement imposé dans toute la société. Indifférente à mon émotion d'enfant qui vient de lire pour la première fois son prénom, lady Luck rogne méticuleusement les pattes de poulet pour en arracher la peau grillée. Soucieuse de protéger son maquillage, elle écarte ses lèvres fines quand elle avance les dents, dans un effort d'application qui accentue les rides au coin de ses yeux et les plis de son front. Elle dépose le petit tas au bord de son assiette puis, en chatte faisant sa toilette, lèche la graisse coulée sur le pouce et l'index. La vieille tenancière nettoie le comptoir, remplit nos verres, me demande de prononcer le mot *hibiscus* en français, son visage concentré se plisse à nouveau et, avec une

joie aussi enfantine que la mienne, lance un triomphant *hippie secousse* !

Peu à peu, l'oreille s'habitue au coréen. Je le distingue désormais immédiatement des autres langues de la région. Le coréen n'a pas de tons comme en chinois et déroule une douceur mélodieuse qui ne s'entend pas dans le japonais, plus saccadé. A l'écouter sans le comprendre, on a l'impression que la plupart des phrases sont des interrogations. Il y a peut-être du vrai, tant les Coréens préfèrent une question ouverte pour exprimer leur pensée à une affirmation trop directe, ce vice des Français. Malgré moi, mon oreille se met à repérer les premiers mots que je connais, ils jaillissent du brouhaha de la rue comme des drapeaux, impossible de ne pas les remarquer. *Oui, merci, bonjour, ça va, poulet, non, c'est combien, trop cher, riz, bière, partons, pourquoi, maman, j'ai faim, baguettes, poubelle, pas possible, peut-être, thé, hibiscus.* Chaque fois, c'est un chien qui tire sur la laisse de mon attention. Je ne peux m'empêcher de combler les vides en imaginant la phrase entière. C'est un exercice involontaire assez pénible. Quand je ne comprenais rien, j'allais en paix, libre de patauger en plein malentendu, seul avec moi-même, heureux d'être sans repères, ressuscitant dans mon corps d'adulte l'innocence du nourrisson. La vie n'était pas simple, j'utilisais des gestes, des dessins, je faisais peur à certains, d'autres venaient vers moi, on se débrouillait pour indiquer une direction, un restaurant, un plat sur le menu, le sourire était généralement mon laissez-passer, et la bienveillance mutuelle le meilleur dictionnaire. J'ai toujours trouvé

étrange qu'on interprète l'épisode de la tour de Babel comme un châtement divin. Les hommes qui se servaient de la même langue et des mêmes mots auraient été punis pour avoir voulu bâtir une tour qui touche le ciel. *Brouillons ici leur langue, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres.* De là, leur dispersion sur la surface de la Terre. Mais c'est peut-être au contraire à l'impossibilité de se comprendre qu'ils doivent leur salut. Quand il a brouillé leur langue, Dieu a donné aux hommes la chance de la diversité – car à trop se ressembler, on finit par s'entretuer.

*Tu vas voir, c'est compliqué, les Coréens ne parlent pas en cours. Ils sont toujours à l'heure, ils connaissent leur leçon par cœur, mais ils t'écoutent sagement sans rien dire. Et quand tu les obliges à répondre à une question, ils ont des réactions bizarres, certains deviennent écarlates, d'autres pâles comme des cadavres, des femmes se cachent derrière leurs cheveux, y en a qui baissent la tête jusqu'à toucher la table, ce sont des légumes, pas moyen d'en tirer quelque chose, sauf à l'écrit. Trop timides, manque d'assurance, t'étonne pas si certains dorment en cours, sont crevés par un rythme infernal, ça les brise, et puis sans originalité, y pensent pareil, font pareil, pas de personnalité, marre de me casser les dents dessus, autre chose à faire. Allez, bon courage.* Tristan me charge les bras de manuels, me tend deux bouts de papier, l'un avec un contact à l'Alliance française, l'autre avec un numéro, *Appelle, dis que c'est moi, ne traîne pas, salut,* et s'éclipse, trop heureux de quitter ce pays qu'il ne supporte pas. Peu enthousiaste à l'idée de me faire passer pour cette déprime ambulante, je compose cependant le numéro. Une chaîne



de télévision éducative cherche un « Français » pour une émission de cours de langue. Il y a une scène à filmer, quelques lignes à dire, c'est simple et bien payé. J'ai rendez-vous sur la rive gauche du fleuve Han, entre les ponts Hannam et Dongho. De loin, j'aperçois six personnes, un caméraman, un preneur de son, une maquilleuse et deux assistants qui s'activent sous les ordres bruyants d'un chef d'équipe, le réalisateur sans doute. Trop tard pour prendre la fuite, la maquilleuse m'a déjà fait asseoir et sort une quantité phénoménale de produits. Elle travaille en silence, aussi méticuleuse que cette coiffeuse de Malli-dong qui m'a coupé les cheveux millimètre par millimètre, avec la peur panique de commettre la moindre erreur. Les autres membres de l'équipe installent leur matériel sans se parler, sans me regarder. Puis l'assistante m'explique brièvement la situation et me donne mon texte. *Un marin breton...* Ma pointe d'accent du Sud-Ouest sera du plus bel effet. *Un marin breton regarde la mer et dit : « Ah, le ciel est bleu et la mer est belle aujourd'hui ! Et il y a des baigneurs et des planches à voile ! »* Bon, ce n'est pas du Bergman, cela devrait être rapide. Mais la maquilleuse n'en finit pas, j'ai l'impression d'être un tableau de la Renaissance entre les mains d'une restauratrice. Au bout de vingt minutes, elle me tend un miroir, et je ne me reconnais pas. J'ai la tête d'un Pierrot lunaire ou d'un personnage de kabuki. Elle a du talent car je peux désormais faire la grimace derrière mon masque sans que personne ne le remarque. L'assistante sort alors de son sac une casquette et un pull marin. Elle m'indique que je dois regarder en l'air, puis l'horizon et enfin le bord de l'eau. Et me voici grimé en marin breton, face au

fleuve Han, à observer l'air jaunâtre de Séoul, *Ah, le ciel est bleu...*, puis l'horizon de l'autre rive où gronde une circulation infernale, *... et la mer est belle aujourd'hui !* Autant se planter au milieu du parvis de la Défense pour admirer la beauté de ce champ de coquelicots. Le réalisateur hurle sur son équipe, personne ne comprend ce qui ne va pas, l'assistante parle à peine anglais, elle ne saisit pas l'absurdité de la situation. Mais le maquillage me tire la peau comme un rappel à l'ordre et, à force d'être répétés, les mots se vident comme une outre percée et perdent leur sens. Je m'efforce de regarder avec tendresse les bidons en plastique qui se dandinent dans les eaux boueuses du fleuve. *Et il y a des baigneurs et des planches à voile !* Il a fallu un temps interminable pour filmer la scène, si bien que je suis devenu une attraction. Des Coréens de plus en plus nombreux se sont arrêtés pour commenter, photographier, filmer mes exploits. A la fin, un petit garçon est venu me tirer le bas du pantalon. Il me tendait un stylo et un carnet Louis Vuitton. Sa mère l'encourageait de loin : *Vas-y, vas-y, c'est un acteur américain !*, ce qui a suffi à désinhiber les autres parents, et j'ai goûté au plaisir d'une séance d'autographes digne du festival de Cannes.

L'Alliance française du quartier de Hoehyun ronronne au pied du mont Namsan, près du marché de Namdaemun. A la fin des années 1970, le bâtiment de cinq étages devait trôner avec majesté au milieu des gargotes et des échoppes pas plus larges que deux hommes. Mais il a considérablement rapetissé depuis la construction de tours imposantes de bureaux et de banques qui jettent une ombre froide

sur le reste du quartier. Derrière ces sentinelles abstraites, le rafiot du centre culturel persiste à promouvoir l'idée vieillotte de la noblesse des lettres face à l'arrogance des nombres. Ce contraste n'est pas pour me déplaire. Aujourd'hui, ceux qui enseignent la langue française le font moins dans un esprit de conquête que de résistance. Ils se conforment en cela à la place de plus en plus modeste de la France dans le monde. Mais c'est une chance aussi, on attend du français qu'il évoque autre chose que les cours de la Bourse. J'ai déjà rencontré des Britanniques qui se désespéraient de voir l'anglais s'appauvrir en devenant la langue des affaires. Ce qu'il gagne en universalité, il le perd en intensité. Quand la langue ne décrit plus qu'un seul monde, elle s'apparente au code de la route. Je ne suis pas à l'aise avec les manuels donnés par Tristan. Les dialogues sont stéréotypés, le niveau de langue uniforme, le vocabulaire et les expressions sans rapport avec le langage de la rue, la richesse des mots ramenée à un sens unique, à une règle stérile. Je donne des cours à des étudiants de tous âges, du lycéen au retraité, du niveau intermédiaire au niveau avancé. Très vite, même avec ceux qui ont un niveau assez élémentaire, je laisse tomber le manuel et je leur lis un poème de Verlaine pour aborder la place des adjectifs, de Victor Hugo pour expliquer les déterminants, de Boris Vian pour comprendre l'impératif. Ils doivent apprendre par cœur des passages entiers et être capables de les écrire de mémoire, une méthode remarquable que mon institutrice appelait autodictée. Les Coréens se vengent gentiment de mes exigences en s'amusant de ma prononciation de leurs prénoms. Ils sont constitués de deux syllabes au sens très imagé qui se révèle

une fois transcrites en caractères chinois. Ainsi, je m'émerveille des Bo-ra, Dam-bi, Dong-shin, He-ran, Ha-neul, Ho-joo, Hyeon-jeong, Hyo-jin, Hyun-ae, I-seul, Il-nam, Joo-eun, Jung-wan, Man-shik, Na-ri, Seul-ki, Young-nam, qui signifient Pourpre, Douce Pluie, Dieu de l'Est, Orchidée Gracieuse, Ciel, Maître Absolu, Vertu et Modestie, Dévouement, Intelligence et Amour, Rosée, Premier Fils, Perle d'Argent, Tenace, Profondément Enraciné, Lys, Sagesse, Prospérité. Ils s'étonnent à leur tour quand je leur dis qu'Alain, Béatrice, Catherine, Christophe, François ou Philippe signifient selon leur étymologie Harmonieux, Heureuse, Pure, Porteur du Christ, Homme Libre, Ami du Cheval. Quant à mon prénom, Fils de la Main Droite, il fait référence au douzième fils de Jacob, lui-même fils d'Isaac et petit-fils d'Abraham, qui avait choisi de garder auprès de lui son fils préféré, le plus jeune, béni entre tous, Benjamin, alors qu'en pleine famine il envoyait ses autres fils chercher du blé dans l'Égypte du terrible Pharaon. Ce passage de la Genèse m'a toujours laissé perplexe : *Benjamin est un loup qui déchire ; le matin, il dévore la proie et, le soir, il partage le butin*, bien qu'il soit d'un grand recours pour impressionner les importuns ; mais, inconséquence de la vie, je suis né sous l'étoile du Grand Contraste, je suis gaucher, Fils de la Main Maudite, parfait mécréant, et je le revendique. Du temps de Jacob, je serais parti en Égypte.

Les châtiments corporels faisaient partie de la panoplie de nombreux enseignants jusqu'à leur interdiction en 2010. Mais les bonnes habitudes tardent à disparaître et certains se laissent encore

aller à inculquer le savoir à coups de trique. Récemment, un professeur de mathématiques a puni des lycéens qui n'avaient pas terminé leurs devoirs à la maison en les forçant à s'accroupir huit cents fois sans arrêt. L'un d'eux a fini à l'hôpital pour des déchirures musculaires. Un proverbe coréen dit que *l'affection se trouve au bout du bâton*, une variante de notre *qui aime bien châtie bien*. Toute cette manifestation d'amour ne produit pas des gens très volubiles en cours. Pour libérer leur parole, il suffit pourtant de prendre le contre-pied de ces pratiques archaïques. Les Coréens mettent le professeur sur un piédestal, ils sont paralysés à l'idée de faire une erreur, ils craignent la punition, ils n'aiment pas l'ironie mais le burlesque. Alors je trébuche volontairement, je descends un escalier imaginaire derrière mon bureau, je dessine le plus mal possible au tableau, je mime les objets les plus improbables, une cocotte-minute, un aspirateur, un porte-clés, je prends un mot pour un autre en coréen, j'imité les accents belge, suisse, québécois, je parle français comme un touriste américain, allemand ou espagnol, je me mets à genoux et je tends les bras en chantant *La vie en rose* d'une voix chevrotante, bref je mouille la chemise, je fais le guignol – et ça marche. Les professeurs du troisième étage de l'Alliance française se plaignent du bruit et des fous rires qui règnent dans notre classe alors que nous sommes au cinquième. Mon problème ne serait pas de les faire parler, mais plutôt de les faire taire. Une fois la parole libérée, je leur propose de poser la question qui leur tient le plus à cœur au sujet de la langue française. L'un d'entre eux se lance : *Reprendre, c'est bien prendre une deuxième fois ? – Oui. – Alors, pourquoi regarder, ce n'est pas garder*

*une deuxième fois ?* Je le remercie pour cette équation à une inconnue, mais je sais d'où vient sa question. La langue coréenne est elle-même agglutinante. Le radical d'un verbe peut être accompagné d'une multitude de suffixes qui modifient son sens, un peu à la manière de l'allemand. Un étudiant en architecture reprend le flambeau : *Quand peut-on tutoyer quelqu'un ? – Ça dépend des situations. Une autre question peut-être ? – Oui, comment savoir s'il faut dire Madame ou Mademoiselle à une femme ? – Bon, je vais revenir sur la première question.* Et je me noie dans l'explication d'un phénomène qui comprend plus d'exceptions que de règles. Puis, une lycéenne lève la main : *A quel moment de la journée il faut arrêter de dire Bonjour pour dire Bonsoir ?* Je suis bien incapable de lui répondre. Pourrait-elle comprendre qu'au pays de Descartes les gens parlent une langue saturée d'innombrables *ça dépend* et de *normalement c'est ainsi, mais ?* Je dois également affronter des questions d'un redoutable pragmatisme, comme celle de ce retraité de l'administration : *Pourquoi on parle de vin blanc alors qu'il est jaune ?* En désespoir de cause, je donne la parole à un homme d'une quarantaine d'années, cadre chez Samsung, donc surmené et présent un cours sur quatre, mais rêvant d'une expatriation en France. D'ordinaire, il veut savoir comment acheter un billet de train ou commander au restaurant. Mais, encouragé par le vent de liberté qui souffle ce jour-là, il pose une question qui le travaille depuis longtemps et qui achève de réduire au silence mes tentatives d'explication : *Pourquoi un baiser, c'est romantique, mais le verbe baiser, c'est vulgaire ?*